
Le parc Montsouris, un parc haussmannien

« Oui, je sais, d'autres avaient le Panthéon et ses grands hommes [...], le Louvre, les Tuileries, la place de la Concorde [...] ! La tour Eiffel, cette géante ! D'autres avaient le Génie de la Bastille ! Mais nous nous avons le parc Montsouris ! » Ainsi parlait Louise Hervieu, écrivain qui avait habité toute son enfance en face du parc Montsouris, à la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui, ce parc apparaît pourtant aux yeux de la plupart des promeneurs comme un parc parmi tant d'autres, et l'enthousiasme conduisant à comparer un simple parc au Louvre ou à la tour Eiffel peut sembler étonnant. Pour comprendre ce phénomène, il faut analyser en quoi ce parc, conçu lors de la modernisation de Paris sous l'égide du préfet Haussmann, était typique des parcs haussmanniens et des valeurs dont ils étaient porteurs. S'inscrivant dans un projet global de réaménagement de la ville, le parc Montsouris devait contribuer à l'intégration du XIV^e arrondissement créé lors de l'annexion des communes suburbaines en 1860, à l'instar du parc des Buttes-Chaumont pour le XIX^e arrondissement². Indissociable de l'aménagement urbain, ce parc reflétait également les principes d'aménagement de la ville. Il était aussi porteur des valeurs de la bourgeoisie, qui au travers des jardins publics, cherchait à inculquer de bonnes manières au peuple. Par ailleurs, le parc Montsouris exposait aux promeneurs une nature artificielle afin de montrer la maîtrise de la nature par l'homme grâce au progrès technique, valeur de référence pour cette société en pleine expansion industrielle et scientifique. Par analogie, les parcs haussmanniens étaient liés aux Expositions Universelles, qui exposaient elles aussi le progrès scientifique et technique. Ainsi le Bardo, reproduction à échelle réduite du palais du Bey de Tunis à l'Exposition Universelle de 1867, fut-il remonté à Montsouris afin de servir d'Observatoire météorologique et de laboratoire d'analyse et de recherche. S'installèrent ensuite à ses côtés un observatoire astronomique puis une société d'apiculture. L'ensemble de ces centres de recherche conférait au parc Montsouris une spécificité au sein des jardins haussmanniens, celle de pôle scientifique. Sa singularité reposait également sur sa qualité de jardin de gare : nœud ferroviaire, ce parc était organisé autour du chemin de fer, symbole ultime du progrès à l'époque, qui y était, plus que dans toute autre promenade, particulièrement mis en valeur.

Si parmi les créations paysagères haussmanniennes le parc des Buttes-Chaumont fut largement étudié, celui de Montsouris n'a quant à lui pas fait l'objet d'une analyse spécifique, restant simplement évoqué au sein de publications sur les jardins haussmanniens ou sur le XIV^e arrondissement. Le présent article a donc pour objectif d'une part de dégager ses caractéristiques typiquement haussmanniennes, et d'autre part les spécificités qui lui conféraient une singularité au sein des jardins haussmanniens, tout en retraçant, grâce aux archives produites par le Service des Promenades et Plantations, les principales étapes de son aménagement³.

Un parc typiquement haussmannien

Construire le jardin comme on construit la ville

Le projet paysager du parc Montsouris fut conçu comme partie intégrante du réaménagement de la ville après l'annexion. Le lieu choisi pour sa construction devait donc remplir plusieurs

critères. En premier lieu, la possibilité de rendre le parc facilement accessible par l'ouverture de grandes voies de circulation. Il s'agissait en effet de relier cette promenade du XIV^e arrondissement nouvellement créé à la fois à l'intérieur de la ville et aux quartiers annexés voisins. Il fallait donc raccorder le parc à l'entrée sud de la ville, le relier au reste du XIV^e et au XIII^e arrondissement et le mettre en correspondance avec la place d'Enfer. Le deuxième critère était économique : en 1862, deux emplacements furent envisagés, tous deux voisins, d'« une superficie de 20 hectares environ, à peu près sans constructions, et qui puissent, par conséquent, être achetés à des prix qui ne soient pas hors des proportions avec la destination à donner aux terrains⁴ ». La préférence alla finalement aux collines de Montsouris, situées sur d'anciennes carrières de calcaire et donc impropres à toute culture, contrairement à l'autre emplacement qui comportait quelques prés. Le troisième critère dépendait de ce que verrait le promeneur depuis le terrain choisi. Des collines de Montsouris s'étendaient une vue panoramique sur l'ensemble de la ville, qu'Eugène Haussmann décrivait en ces termes : « Je choisis la colline de Montsouris ; de cette hauteur, on domine la vallée de la Bièvre, et l'œil embrasse un vaste et curieux horizon du côté de Paris⁵. » Enfin, sur le plan sociologique, les jardins haussmanniens exposaient les valeurs de la bourgeoisie – propreté, respect et bonne tenue – afin de les inculquer au peuple. C'est pourquoi les deux grands parcs – Buttes-Chaumont et Montsouris – furent créés dans des quartiers populeux et dangereux. Ainsi le quartier du Petit-Montrouge, voisin du parc Montsouris, couvert de cabarets et infesté de malfaiteurs, avait atteint un degré d'insécurité si critique avant la construction du parc qu'une pétition des habitants y avait demandé l'établissement d'un poste militaire⁶. L'entretien soigné de l'aménagement végétal du parc, son règlement intérieur très strict, qui interdisait de toucher aux plantes, de marcher sur les pelouses, imposait tenue vestimentaire et comportement décent⁷, incitaient au respect de l'ordre. Cette attitude irréprochable à adopter dans les jardins devait ensuite trouver son prolongement dans la vie quotidienne et contribuer à enrayer les désordres de ce quartier.

En outre, ce parc fut construit sur les mêmes principes d'aménagement que la ville elle-même : on y retrouvait une continuation spatiale avec l'espace de la ville, ses jeux de perspectives, la mise en valeur d'éléments forts sur un tissu environnant uniformisé, et ses principes de hiérarchisation. Le premier plan du parc mettait bien ces aspects en évidence. Avant d'établir celui-ci, il fallut d'abord acquérir les terrains nécessaires à la construction du parc : la majorité fut négociée à l'amiable en 1864 avec les propriétaires des terrains concernés⁸, le reste étant ensuite acquis par expropriation en 1866, suite à un décret impérial de 1865 déclarant la création du parc d'utilité publique⁹. C'est donc en 1867 que les ingénieurs dressèrent le premier plan de l'intérieur du parc¹⁰ (fig. 1) : on y voit le tracé des allées, l'emplacement des massifs d'arbustes, des arbres isolés, et le lac dans la partie est. Des maisons de garde aux quatre portes cardinales, et à la cinquième entrée, au milieu du boulevard Jourdan, la gare de Sceaux-Ceinture¹¹. À l'ouest de cette gare, le dessin d'un carré figurait le Bardo, édifice racheté en 1868 par la ville pour être remonté dans le parc par Gabriel Davioud, architecte des promenades¹². Sur ce plan, on observe que le tracé des allées opérait une continuité entre l'espace du jardin et l'espace extérieur, les allées courbes prolongeant et reliant à travers le parc les lignes droites des boulevards et avenues. Ainsi les voitures pouvaient-elles circuler sur certaines voies à l'intérieur du parc, les allées carrossables¹³, pavées, de sept mètres de large. Sur ce plan apparaissent aussi, sous forme de tracés de couleur rouge, les vues que le promeneur aurait depuis le parc sur certains points forts de la ville, et sur le parc lui-même. L'urbanisme haussmannien, avec ses grands axes débouchant sur des vues séduisantes, se retrouvait dans ces perspectives du parc sur la ville, que l'ingénieur en chef du Service des Promenades Adolphe Alphand décrivait ainsi : « de la Mire de l'observatoire [...] se déroule un magnifique panorama par l'Observatoire, par le Val-de-Grâce, par le Panthéon et par les collines qui terminent Paris au nord d'Est¹⁴. » Quant aux perspectives internes, quelle que soit la porte par laquelle le promeneur pénétrait dans le parc, il voyait immédiatement un de ses éléments forts : entrant par la porte Montsouris, il découvrait le Bardo ; par la porte Nansouty, le chemin de fer de Sceaux, dégagé par deux trouées dans les massifs qui le bordaient ; par la porte Jourdan, il pouvait admirer le lac, qu'aucun massif ne soustrayait à sa vue.

De la même façon que l'aménagement urbain mettait en valeur les monuments, qui se détachaient sur un tissu d'immeubles uniformisés, les jardins haussmanniens étaient élaborés selon une hiérarchie des espaces, de l'espace monumental à l'espace indifférencié. La mise en valeur des éléments forts de ces jardins s'obtenait par les mêmes procédés : l'uniformité venait de la répétition des pelouses et des corbeilles de fleurs ovales, des mêmes espèces végétales multipliées, comme

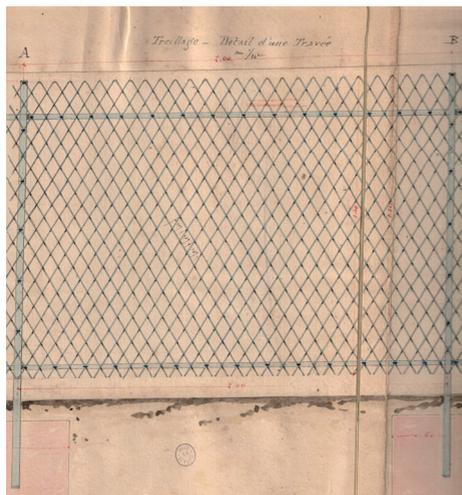
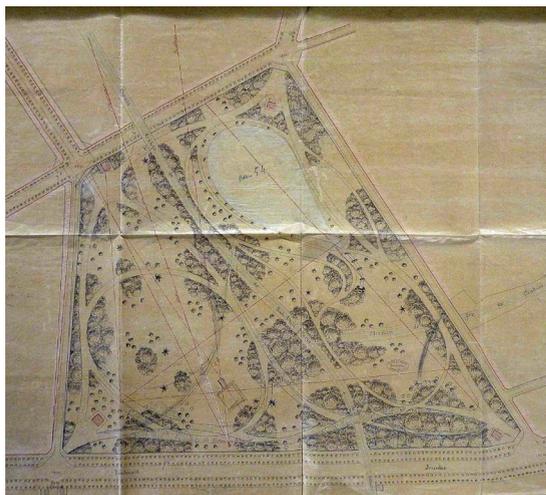


Fig. 1. Plan du parc Montsouris, 1867, Recueil de documents administratifs relatifs à la création et à l'aménagement du parc Montsouris, Bibliothèque de l'Hôtel de Ville, vol. 1, p. 107.

Fig. 2. Modèle de grille pour la clôture du parc, 1877, Recueil de documents administratifs relatifs à la création et à l'aménagement du parc Montsouris, Bibliothèque de l'Hôtel de Ville, vol. 2, p. 88.

le mobilier urbain, produit en série¹⁵... Tout cela formait une trame sur laquelle se détachaient les éléments forts de chaque jardin, comme les falaises des Buttes-Chaumont, ou le Bardo et le chemin de fer à Montsouris. Par ailleurs, le vallonnement des jardins permettait une mise en valeur par la mise en hauteur : le palais du Bardo fut ainsi remonté sur une éminence pour l'exposer au regard. Dans ces jardins s'établissait aussi une hiérarchie des voies de circulation : de la même manière qu'en ville étaient aménagés des boulevards, avenues et rues, au sein du parc Montsouris, on trouvait par ordre d'importance une allée de ceinture, permettant de faire le tour du parc en ayant une vue globale, puis les allées principales – allée du Bardo, allée du lac – qui desservaient les éléments forts du parc, et enfin les allées secondaires, désignées par le terme de « sentier ». Enfin, au-delà des hiérarchies structurelles existait une hiérarchie sociale entre les parcs, de la même façon qu'entre les quartiers parisiens et que dans les immeubles à loyer haussmanniens. La fréquentation des parcs différait selon leur emplacement et le parc Montsouris était essentiellement fréquenté par la population pauvre du quartier annexé où il avait été construit. Celle-ci se composait de maraîchers, d'horticulteurs, de meuniers, de menus commerçants, artisans et petits industriels, ainsi que d'aubergistes et de cabaretiers¹⁶. On retrouvait la même configuration au parc des Buttes-Chaumont, tandis que la bourgeoisie, elle, se pressait au parc Monceau. À Montsouris, les nombreuses fêtes organisées dans le parc au profit d'œuvres caritatives¹⁷ témoignaient du caractère populaire de sa fréquentation. Cela transparaissait également dans sa composition végétale, pauvre en décoration florale. Comme l'expliquait Édouard André, paysagiste au Service des Promenades, « les corbeilles de fleurs [étaient] peu nombreuses dans ce parc, situé dans un quartier pauvre de Paris, où elles seraient peu appréciées¹⁸ ». La grille de clôture du parc marquait elle aussi sa destination sociale : si la magnificence des grilles dorées du parc Monceau donnait plus l'impression de pénétrer dans un hôtel particulier que dans un parc public, montrant dès l'extérieur qu'il était destiné à la bourgeoisie, à Montsouris, la grille de clôture se réduisait plutôt à une sorte de grillage¹⁹ (fig. 2). Enfin, en matière d'ornements, le parc Montsouris ne reçut sa première statue qu'en 1883²⁰, à une époque où le parc Monceau en comptait déjà six. Leur matériau même participait de cette différenciation sociale : alors que le marbre abondait à Monceau, on ne pouvait voir à Montsouris que des statues de bronze à cette époque, hormis le groupe sculpté en marbre *Le Sauveteur*, d'Antoine Etex²¹.

La nature des jardins haussmanniens devait aussi être « civilisée », c'est-à-dire procurer aux promeneurs de nombreux loisirs à l'image des divertissements proposés par la ville. À Montsouris, les premiers chalets de services aux promeneurs furent construits en 1879, et comme le montre un

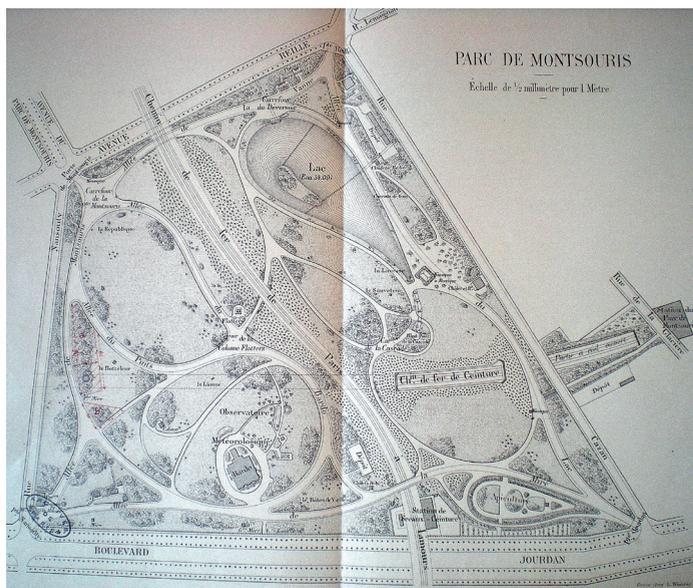


Fig. 3. Plan du parc en 1904, Archives de Paris, VM 90 405.

plan du parc de 1904²² (**fig. 3**), on y trouvait un chalet-restaurant – le Pavillon du Lac (**fig. 4**) –, deux chalets-bébé et un kiosque à musique (**fig. 5**). Ce kiosque accueillait des concerts de musique militaire tous les jours de 16 à 17 heures ainsi que les dimanches pendant l’été, et une fois par mois un concert de la garde nationale²³. Il y avait un théâtre de marionnettes et un manège de chevaux de bois, construits en 1894, et les promeneurs pouvaient s’adonner à la pêche dans le lac²⁴, sous réserve d’être porteurs d’un permis en règle, et y patiner l’hiver²⁵.

Maîtriser la nature grâce au progrès technique

La nature des jardins haussmanniens se voulait ostensiblement artificielle, visiblement arrangée par la main de l’homme, afin d’exposer les procédés techniques par lesquels celui-ci maîtrisait la nature. Cette artificialité se manifestait d’abord par le fait de pouvoir aménager des jardins sur des terrains peu propices, comme celui de Montsouris, entièrement calcaire, où un apport considérable de terre fut nécessaire pour permettre la croissance d’une végétation²⁶. La plantation au chariot d’arbres déjà poussés participait de la même prouesse technique, et imiter le bois ou les rochers à l’aide de ciment armé, nouveauté technique développée au Second Empire, témoignait également



Fig. 4. Parc Montsouris, Pavillon du Lac, vers 1900, carte postale, collection particulière.



Fig. 5. Parc Montsouris, Kiosque à musique et statue du Sauveteur, vers 1900, carte postale, Série 8 Fi (cartes postales anciennes), vol. 1, p. 68, Archives de Paris.



Fig. 6. Parc Montsouris, rambarde d'escalier imitation bois rustique, ciment armé, 2011 © cliché de l'auteur.

de ce goût de l'artifice. Cette technique se retrouvait à de nombreux endroits à Montsouris, pour les rochers du bord de la cascade et pour les rambarde d'escaliers notamment (**fig. 6**). Les arceaux en fonte bordant les pelouses, obtenus par le moulage d'arceaux de châtaigniers, imitaient eux aussi le bois. Le chemin de fer, symbole à lui seul de ce progrès technique avec son expansion massive sous le Second Empire, était lui aussi fièrement exposé dans les parcs, en particulier celui de Montsouris.

Si les jardins haussmanniens exposaient le progrès et la science, ceux-ci s'affichaient aussi lors des Expositions Universelles, et par analogie, l'Exposition Universelle s'invitait dans les promenades : tandis que le parc Monceau exposait les nouveautés horticoles et celui des Buttes-Chaumont le savoir-faire des ingénieurs au travers de ses trois ponts, à Montsouris on remonta le palais du Bardo, conçu comme nous l'avons vu pour l'Exposition Universelle de 1867, et le Pavillon d'électricité de la ville de Paris de l'Exposition de 1881²⁷. Par ailleurs, de la même façon que le monde s'exposait aux Expositions Universelles, les parcs exposaient eux aussi le monde entier : comme le chalet suisse remonté sur les rives du lac au bois de Boulogne, le palais du Bardo (**fig. 7**) apportait une touche exotique au parc Montsouris. Gabriel Davioud avait en outre conçu en 1870 un modèle de pavillon de garde mauresque²⁸ en accord avec cette esthétique, pavillons qui ne furent cependant jamais construits, sans doute à cause des restrictions financières d'après-guerre. Cette esthétique exotique fut néanmoins complétée en 1891 par le groupe sculpté *Drame au désert*, groupe représentant une lionne dans le désert défendant ses petits attaqués par un serpent²⁹. Ce phénomène « d'exotisme » se retrouvait dans la composition végétale du parc, avec la présence d'arbres venant du monde entier : *Catalpas* d'Asie, *Pinus Cembra* de Sibérie, *Wellingtonia gigantea* de Californie, *Pinus Mughu* de Colombie, *Abies Pinsapo* des sierras espagnoles³⁰... Enfin, si l'ouverture du parc des Buttes-Chaumont fut corrélée avec celle de l'Exposition Universelle de 1867, celle du parc Montsouris, prévue pour l'Exposition de 1878, eut cependant lieu pour la plus grande part dès 1876, sous la pression des habitants du quartier qui s'impatientaient et firent parvenir à l'administration une pétition à cet effet³¹. L'autre partie ne fut accessible au public qu'après l'ouverture de l'Exposition, une fois le lac mis en eau, et sans inauguration car le public assiégeait la partie fermée du parc tous les dimanches³². À ce propos, l'information reprise par de nombreuses publications selon



Fig. 7. Parc Montsouris, le Palais du Bardo, vers 1900, carte postale, Archives de Paris, Série 8 Fi (cartes postales anciennes), vol. 1, p. 69.

laquelle le lac se serait vidé le jour de l'inauguration, entraînant le suicide de l'ingénieur, est donc inexacte : si le lac s'est effectivement vidé, ce fut de nuit, quelques jours après l'ouverture du parc³³. L'ingénieur préconisa simplement d'enlever un pilier de carrière oublié dans le remblai sur lequel reposait le fond du lac, et qui en avait causé l'effondrement³⁴, avant de reconstruire celui-ci et de remettre le lac en eau.

Les spécificités du parc Montsouris : la science et le chemin de fer

Un pôle scientifique au sein des promenades

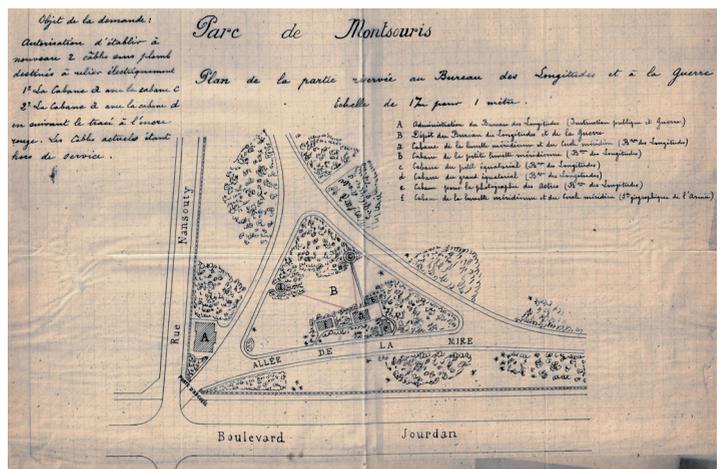
Au parc Montsouris étaient installés un Observatoire municipal météorologique, un Observatoire astronomique militaire, ainsi qu'une Société d'apiculture.

En 1869, suite au projet de création d'un Observatoire météorologique par l'empereur, le conseil municipal de Paris mit à disposition du ministère de l'Instruction publique le palais du Bardo, ainsi qu'un terrain d'un hectare y adossé, pour y établir un Observatoire météorologique municipal³⁵. L'emplacement du Bardo, « sur une éminence, loin des vents du nord rabattant les fumées de Paris³⁶ » apparaissait en effet idéal pour ce type d'observations scientifiques. Les travaux d'aménagement du bâtiment furent confiés à Gabriel Davioud et s'achevèrent en 1870³⁷. À côté de recherches en sciences pures, l'observatoire menait des travaux courants relatifs à la climatologie et à l'hygiène de Paris. Il se composait de trois services : service de météorologie, service chimique, et service micrographique³⁸. Le service météorologique effectuait des observations quotidiennes de température, pression atmosphérique, pluviométrie, direction et vitesse des vents, et étudiait l'influence des fumées sur l'atmosphère, le magnétisme terrestre et l'électricité atmosphérique. Ces observations étaient réalisées d'une part grâce à des instruments de mesure placés dans un jardin réservé autour de l'observatoire, entouré d'une grille de clôture et non accessible aux promeneurs³⁹, et d'autre part, par des stations de mesures placées dans différents quartiers de Paris et de sa banlieue. La météorologie étant à l'époque une science émergente, l'Observatoire faisait figure d'établissement à la pointe de la recherche scientifique. Un journaliste de *L'Illustration*, en 1869, déclarait à ce propos : « La météorologie est encore au berceau. L'astronomie, fondée sur des siècles d'observation, est arrivée de nos jours à un degré de perfection. En météorologie, au contraire, nous ignorons presque tout, et ne pouvons prévoir le temps qu'il fera demain. Les bases de la science du temps sont posées. On connaît le poids de l'atmosphère, l'origine des vents, le rôle de la chaleur solaire, comment les nuages se forment et se résolvent en pluies. Mais pour élever la météorologie à l'état de science individuelle, il manque une série d'observations simultanées et étendues sur une vaste échelle qui puisse permettre de dégager, par comparaison, la marche des phénomènes⁴⁰. » Avec la création de l'Observatoire, affirmait-il, « elle semble prête à [...] s'élever enfin à la condition d'une science constituée⁴¹ ». Le service

chimique quant à lui étudiait la composition chimique de l'air et des eaux des différents quartiers de Paris. Chaque semaine, des échantillons d'eaux de sources et de rivières, prélevés dans des bassins de distribution et aux robinets des habitants, mais aussi d'eaux d'égout, de nappes phréatiques et d'eaux de pluie⁴², étaient analysés. Ce service participait également au casier sanitaire, en analysant l'air et l'eau des maisons lors des épidémies et en évaluant l'efficacité des désinfectants proposés à la ville⁴³. Le service micrographique enfin, avait pour mission de rechercher les microbes et bactéries contenus dans l'air et les eaux de Paris au moyen du microscope, afin d'en constituer une « faune » microscopique. En effet, vers 1880, Pasteur diffusait ses théories, vivement controversées à l'époque, selon lesquelles les maladies infectieuses étaient dues à l'introduction de ce qu'il appelait « ferments » dans l'organisme. L'étude de « l'infiniment petit » revêtait donc une importance capitale du point de vue de l'hygiène publique. En 1895 fut adjoint au service micrographique un laboratoire de bactériologie pour le diagnostic de la diphtérie, laboratoire qui fut ensuite autorisé à diagnostiquer toutes les maladies infectieuses aux germes scientifiquement établis, ce qui reçut un très bon accueil du public et des médecins. L'équipe scientifique de l'Observatoire, dirigée par Hippolyte Marié-Davy, physicien de l'Observatoire impérial, se composait de physiciens renommés. Les laboratoires et bureaux occupaient le rez-de-chaussée du Bardo, tandis que le premier étage abritait le logement du directeur, une bibliothèque, une salle de conférence pour recevoir les météorologistes étrangers lors des Expositions Universelles⁴⁴ et accueillir les cours publics qui y étaient donnés⁴⁵. En tant que centre scientifique, l'Observatoire publiait régulièrement ses résultats sous forme statistique⁴⁶, et chaque année, un résumé de ses travaux et de leurs conséquences pratiques dans l'*Annuaire de l'Observatoire*. La présentation de ses laboratoires à l'Exposition Universelle de 1889 valut par ailleurs à la ville un *Grand Prix* pour « les progrès accomplis dans l'intérêt de l'hygiène publique et les services rendus à la science et à l'humanité⁴⁷ ».

Un autre observatoire, astronomique celui-ci, fut construit dans le parc à partir de 1875. Il s'agissait plus précisément d'un ensemble de baraquements appartenant au ministère de la Guerre et à celui de la Marine (fig. 8). En 1875, l'amiral Mouchez, ayant rapporté à son retour d'une mission d'observation astronomique ses cabanes et instruments, les remonta sur un emplacement mis à disposition du ministère de la Guerre, en face de la porte d'Arcueil⁴⁸. S'y ajoutèrent ensuite des instruments de l'Observatoire impérial que son directeur plaça également à cet endroit. La même année, le ministre de la Marine demanda à l'amiral Mouchez la construction d'un pavillon pour y installer ses officiers. N'ayant pu obtenir des sommes suffisantes des ministères de la Guerre et de la Marine, l'amiral imagina la construction d'un pavillon commun à la Marine, à la Guerre et à la ville de Paris, dont les deux tiers seraient financés par lesdits ministères et le tiers restant par la ville. Celle-ci pourrait y loger un garde pour le parc au rez-de-chaussée, tandis que l'étage serait réservé aux officiers⁴⁹. Le pavillon, dessiné par l'architecte des promenades Alphonse Hugé⁵⁰, fut achevé en 1876. En 1877, celui-ci conçut un pavillon supplémentaire pour l'amiral, appelé « chalet à douze pans⁵¹ ». Enfin, le ministère de la guerre fit rajouter un pavillon géodésique et d'autres baraquements, à nouveau dessinés par Hugé. L'Observatoire astronomique servait d'école d'astronomie à l'usage

Fig. 8. Parc Montsouris, l'Observatoire astronomique, plan de la partie réservée au Bureau des Longitudes et au Ministère de la Guerre, 1904, Archives de Paris, VM 90 406.



du ministère de la Marine, de la Guerre et de l'Instruction publique. L'astronomie y était enseignée principalement aux fins de détermination des positions géographiques, d'où son appellation de « Bureau des longitudes ». Il s'agissait d'une école navale qui recrutait en province les élèves-officiers les meilleurs de leur promotion et les faisait venir à Paris pour leur donner une formation complémentaire de haut niveau. Le but étant de former un corps d'élite de la marine, d'hommes très instruits et capables de tirer tout le profit possible du matériel naval moderne de l'époque, comme les cuirassés, dont le maniement exigeait une connaissance technique approfondie. Les élèves-officiers effectuaient des observations astronomiques par gardes de 24 heures, notaient leurs résultats dans le journal de l'établissement et si le temps ne se prêtait pas aux observations, une bibliothèque leur permettait alors d'approfondir leurs connaissances. En plus d'apprendre l'utilisation des instruments astronomiques, ils suivaient des cours sur l'électricité et le magnétisme appliqués à la marine. Par ailleurs, une collaboration fructueuse s'était rapidement établie entre le Bureau des longitudes et l'Observatoire météorologique, ce qui leur permettait d'assister à des conférences sur la météorologie, données par le directeur de l'Observatoire municipal. Ils devenaient ainsi capables de former les marins chargés des observations météorologiques, jusque là faites avec beaucoup d'approximation à bord des navires. L'Observatoire astronomique était dirigé par l'amiral Mouchez et le général Perrier, assistés d'un éminent mathématicien, directeur de l'Observatoire d'Alger, qui guidait les officiers dans leurs calculs scientifiques. Il obtint de très bons résultats : Montsouris devint le point de départ de la mesure des positions géographiques et on détermina de nombreuses longitudes de villes de France⁵² et de villes étrangères par rapport à Paris⁵³. Par ailleurs, tout voyageur qui souhaitait partir en exploration pouvait venir y apprendre les bases pour déterminer sa route et sa position sur le globe⁵⁴. S'y formèrent ainsi de nombreux explorateurs qui partirent établir des cartes des colonies, comme le colonel Flatters. De futurs professeurs de mathématiques à la Sorbonne venaient également s'y exercer au maniement des instruments méridiens afin de mieux enseigner la cosmographie à leurs futurs élèves. L'Observatoire astronomique était donc, tout comme l'Observatoire météorologique, un centre scientifique à la pointe de la recherche et d'une grande renommée.

Une dernière science était représentée à Montsouris, l'apiculture, comme l'expliquait Ferdinand Barillet – paysagiste au Service des Promenades – dans la *Revue Horticole* en 1877 : « Une pelouse entre l'allée de la Mire et le sentier de Gentilly, concédée à la Société d'apiculture, renfermera un vaste bâtiment et toutes les découvertes modernes qui ont trait à cette science⁵⁵. » Son installation était effective en 1881, comme l'indiquait la légende du plan du parc à cette date⁵⁶.

Montsouris, un « jardin de gare »

Selon la description qu'en faisait Édouard André dans son traité sur l'art des jardins, un jardin de gare était un jardin attenant à une gare, construit et organisé autour du chemin de fer, généralement à l'entrée d'une ville, faisant ainsi la transition entre la gare et l'espace urbain⁵⁷. Avoir un grand jardin à l'entrée de la ville permettait de valoriser celle-ci aux yeux des étrangers qui y arrivaient et aux habitants d'attendre agréablement le train pour en partir.

Le parc Montsouris, situé à l'extrême limite de Paris, en marquait l'entrée par le sud, avec la gare de Sceaux-Ceinture, construite dans le parc même, et depuis laquelle les voyageurs le traversaient pour rejoindre l'intérieur de la ville. C'était le seul jardin haussmannien à posséder une gare en son sein. De surcroît, le parc se présentait comme un nœud ferroviaire car il permettait d'effectuer la correspondance entre deux lignes de chemin de fer, la ligne Paris-Sceaux et le chemin de fer de ceinture. Les voyageurs descendant en gare de Sceaux-Ceinture empruntaient d'abord le « sentier de la station » à travers le parc, puis le « chemin de la gare », qui reliait l'entrée est du parc à la gare du chemin de fer de ceinture de la Glacière. Celui-ci, longeant la partie de chemin de fer à ciel ouvert entre la rue Gazan et la rue de la Glacière, fut aménagé dès 1875 par le Service des Promenades⁵⁸. Le fait que son entretien dépende de ce service et qu'il apparaisse sur les plans du parc montrait que, bien que situé à l'extérieur de la grille de clôture, il en faisait partie. Afin de guider au mieux les voyageurs à leur arrivée, on installa des poteaux indicateurs des stations dans le sentier du parc⁵⁹, et celui-ci fut éclairé dès 1882. Mais les horaires de fermeture du parc rendaient le transit des voyageurs impossible en hiver⁶⁰. C'est pourquoi le conseil municipal décida dès 1895 d'une ouverture du parc, ainsi que du chemin entre le parc et la gare de ceinture, « aux heures de passage des trains de Sceaux et à leur correspondance avec les trains de Ceinture, le dimanche jusqu'à minuit 30 et jusqu'à

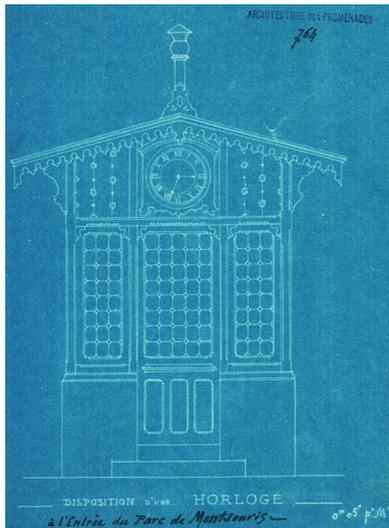


Fig. 9. Jean-Camille Formigé, Chalet de garde, dit « de l'Horloge », mars 1909, dessin, Archives de Paris, Tri Briand, carton 118.

11h30' en semaine (les derniers trains en communication étant à minuit le dimanche et 11h07' en semaine)⁶¹ ». Cet ajustement montre à quel point le parc était lié au transit entre les deux gares et présentait ainsi une des caractéristiques principales des jardins de gare : assurer une gestion optimale du flux des voyageurs. Un autre point l'attestait : lors des fêtes au profit d'œuvres caritatives organisées dans le parc, il incombait aux organisateurs des événements de s'assurer que « le passage reliant la gare de Sceaux-Ceinture à celle de la Glacière [resterait] libre pour la circulation du public pendant la fête, et de faire poser, à leurs frais, un treillage le long de ce passage⁶² ».

Le parc faisait aussi office d'antichambre du voyage. Ainsi devait-il à la fois en donner un avant-goût et permettre une attente confortable. Les paysages des jardins de gare évoquaient donc souvent le lieu de destination du train ou le paysage aperçu sur son trajet. À Montsouris, avant le départ, la contemplation du monument Flatters⁶³, érigé à la mémoire du colonel Flatters – chef d'une mission de reconnaissance pour l'établissement d'un chemin de fer entre l'Algérie et le Soudan français – évoquait déjà le voyage et le chemin de fer. Pendant le trajet, le train de Sceaux, juste après avoir quitté la gare, longeait l'entrée des carrières sur lesquelles était construit le parc, et qu'y rappelait le groupe sculpté *La Carrière*⁶⁴. Le voyageur qui s'arrêtait en gare d'Arcueil pouvait y visiter l'aqueduc, qui dominait le vallon de la Bièvre, et du sommet duquel la vue répondait à celle que le promeneur avait sur la vallée de la Bièvre à l'intérieur de Paris, depuis le parc Montsouris. Par ailleurs, une exigence incontournable pour un jardin de gare était d'offrir aux promeneurs des lieux adéquats pour s'abriter de la pluie pendant l'attente : au parc des Buttes-Chaumont, qui n'en était pas un, aucune construction ne fut conçue à cet effet, seuls la grotte et le temple de la Sibylle pouvant servir d'abris, alors qu'au parc Montsouris, le Pavillon de l'électricité de la ville de Paris, de 72 m², fut remonté pour servir d'abri dès 1884. Il ne commença à être utilisé comme kiosque à musique qu'en 1895⁶⁵ et restait accessible en dehors des concerts, conservant ainsi sa fonction première. C'est pourquoi lorsque les conseillers municipaux évoquèrent la construction de nouveaux abris, le conservateur du parc répondit qu'il n'en voyait pas l'utilité, et que le parc des Buttes-Chaumont, d'une surface double, en était beaucoup moins bien pourvu⁶⁶. Un élément particulier faisait également du parc Montsouris un jardin de gare typique : l'horloge installée sur le kiosque de garde à l'entrée principale du parc (fig. 9), afin que les voyageurs aient toujours les yeux sous les yeux pour ne pas manquer leur train. Fait révélateur, lorsque cette horloge tomba en panne en 1909 et qu'un conseiller municipal intervint le 6 octobre auprès de l'architecte des promenades Jean-Camille Formigé⁶⁷ pour exiger sa rapide remise en état, dès le 19 octobre, l'horloge fonctionnait à nouveau⁶⁸ : la rapidité d'intervention de l'administration donne la mesure de l'importance de cet élément pour les promeneurs dans un jardin de gare.

Par ailleurs, l'aménagement structurel du parc s'organisait par rapport au chemin de fer, qui y était particulièrement mis en valeur : d'une part, il était « encadré » – comme le serait un tableau – tout au long des deux lignes, par des conifères⁶⁹, ce qui produisait un contraste avec le reste du



Fig. 10. Parc Montsouris, tranchée du chemin de fer de ceinture, 2011 © cliché de l'auteur.

parc planté principalement d'arbres à feuilles caduques, de « style paysager tempéré », selon le mot d'Alphand⁷⁰. Ce qui n'était pas le cas aux Buttes-Chaumont, où l'ensemble du parc semblait un paysage montagneux dont la ligne de chemin de fer ne se détachait pas particulièrement. D'autre part, à Montsouris, partout on découvrait la ligne de chemin de fer de ceinture d'en haut, de manière perpendiculaire aux rails encaissés dans de profondes tranchées, ce qui engendrait la sensation d'une découverte soudaine d'un paysage de gorges, abruptes (**fig. 10**), alors qu'au parc des Buttes-Chaumont, le chemin de fer de ceinture, beaucoup moins encaissé, ne produisait pas cet effet saisissant. La proximité du lac et du chemin de fer ainsi aménagé engendrait une sensation analogue : le promeneur suivant l'allée du Lac passait d'une apaisante zone aquatique à une vision soudaine sur la tranchée du chemin de fer de ceinture, dont les côtés lui paraissaient abrupts comme les flancs d'une montagne, impression accentuée par les conifères qui la bordaient. Enfin, concernant l'emplacement des chalets de services aux promeneurs, on trouvait à Montsouris un chalet-bébé spécialement placé juste à côté de la gare de Sceaux-Ceinture.

Avec cette organisation structurelle autour du chemin de fer et la mise en valeur de celui-ci plus que dans tout autre jardin, avec cette spécificité de jardin de gare et celle de pôle scientifique, le parc Montsouris, exaltant le progrès scientifique et technique symbole de cette époque, se révélait donc à la fois le plus typique et le plus singulier des jardins haussmanniens.

Gabrielle HEYWANG est lauréate du concours d'assistant de conservation du patrimoine et titulaire du diplôme de muséologie de l'école du Louvre, pour lequel elle a réalisé un mémoire de recherche portant sur le parc Montsouris (« Le parc Montsouris, un parc haussmannien »).

NOTES

1. L. Hervieu, *Montsouris*, Paris, éd. Emile-Paul frères, 1929, p. 35.
2. A. Alphand, *Les Promenades de Paris*, Connaissance et mémoires, Paris, 2002, p. 204 (1^{ère} éd. 1867-1873).
3. Pour une chronologie détaillée des travaux d'aménagement du parc, on se référera utilement à l'article de Pierre Casselle, « La création du parc Montsouris », dans *Montparnasse et le XIV^e arrondissement*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2000, p. 154.
4. A. Alphand, rapport sur la création du square de Montsouris, 19 juin 1864, Paris, Bibliothèque administrative de la ville de Paris (B.A.V.P.), *Recueil de documents administratifs relatifs à la création et à l'aménagement du parc Montsouris*, vol. 1, p. 57.
5. E. Haussmann, *Mémoires du baron Haussmann, les grands travaux de Paris*, t. III, Paris, Victor-Havard, 1893, p. 237.
6. Paris, Archives de Paris (A.P.), D2Z 5, p. 149.
7. Règlement des promenades intérieures, arrêté préfectoral de Léon Say, 10 octobre 1871, A.P., *Recueil des actes administratifs de la préfecture et de la préfecture de police de la Seine*, p. 432-434.
8. Bordereau des traités, mai-juin 1864, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 1, p. 50.
9. Décret impérial du 22 février 1865, A.P., *Recueil des actes administratifs de la préfecture et de la préfecture de police de la Seine puis de Paris*, 1864, p. 92.
10. Projet d'établissement du Parc de Montsouris, ingénieur Darcel, 21 août 1867, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 1, p. 107.
11. Gare construite en 1867 à l'occasion de l'Exposition Universelle.
12. Arrêté préfectoral du 10 juillet 1868, A.P., VM 90 407. Cela explique qu'il apparaisse au crayon, rajouté postérieurement à l'impression du plan.
13. E. Haussmann, *Mémoires du baron Haussmann, les grands travaux de Paris*, Paris, Victor-Havard, 1893, p. 238.
14. Rapport de l'ingénieur en chef Alphand, 19 juin 1864, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 1, p. 57.
15. L. Limido, *L'Art des jardins sous le Second Empire, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)*, Paris, Champ Vallon, 2002, p. 220.
16. R-L. Cottard, *Vie et histoire du XIV^e arrondissement : Montparnasse, Parc de Montsouris, Petit Montrouge, Plaisance*, Paris, Éd. Hervas, 1990, p. 44-45.
17. Conseil municipal, autorisation de donner des fêtes au parc Montsouris, A.P., VM 90 406.
18. É. André, *L'Art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, G. Masson, 1879, p. 782.
19. Grille pour la clôture du parc, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 88.
20. *Le Bâton de Vieillesse*, Jean Escoula, bronze. Arrêté d'achat du 17 juin 1882, A.P., VR 105.
21. Achat par la ville, A.P., VR 587.
22. Plan du parc en 1904, A.P., VM 90 405.
23. Rapport du conservateur Est, 4 juin 1904, A.P., Tri Briand 118.
24. A.P., Arrêté préfectoral portant règlement des promenades intérieures, 12 août 1899.
25. Autorisation de louer des patins pour patiner sur le lac, 22 janvier 1901, A.P., Tri Briand 118.
26. Devis d'établissement du parc Montsouris, 21 août 1867, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 1, p. 108.
27. Rapport de l'architecte Hugé, 4 juillet 1883, A.P., VM 90 406. C'est l'actuel kiosque à musique.
28. Dessin d'un pavillon mauresque, Gabriel Davioud, B.A.V.P., Fonds Davioud, SP 270 b (20).
29. Georges Gardet, *Drame au désert*, 1891, bronze.
30. F. Barillet, « Le parc de Montsouris », *Revue Horticole*, 1877, p. 452.
31. Rapport de l'ingénieur Seilheimer, 26 juillet 1976, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 65.
32. Lettre au directeur des travaux Alphand, 11 mai 1878, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 126.
33. Rapport de l'ingénieur Nouton, 27 mai 1878, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 133.
34. Lettre de l'inspecteur en chef à l'ingénieur en chef Nouton, 28 mai 1878, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 135.
35. Lettre du ministre de l'Instruction publique au préfet de la Seine, 8 avril 1869, A.P., VM 90 407.
36. C. Flammarion, « Le parc de Montsouris, Création d'un observatoire central de physique et de météorologie », *L'Illustration*, 20 février 1869, p. 118.
37. Rapport de l'architecte des promenades, 12 décembre 1871, A.P., VM 90 406.
38. « L'observatoire de Montsouris, à Paris », *Magasin pittoresque*, 1879, 47^e année, p. 307-310.
39. Note du service d'architecture au directeur des affaires municipales, 3 août 1892, A.P., Tri Briand 118.
40. C. Flammarion, « Le parc de Montsouris, Création d'un observatoire central de physique et de météorologie », *L'Illustration*, 20 février 1869, p. 118.
41. *Ibid.*
42. É. Rivière, « Causerie bibliographique, Annuaire de l'Observatoire municipal de Paris, dit Observatoire de Montsouris, pour l'année 1899 », *Revue scientifique*, 7 janvier 1899, n° 1, p. 19-20.
43. *Ibid.*
44. Lettre de Marié-Davy à Formigé, 7 février 1877, A.P., VM 90 406.
45. Procès-verbaux des séances du Conseil municipal, séance du 13 octobre 1877, A.P., VM 90 407.
46. *Bulletin météorologique* quotidien, *Bulletin mensuel* pour les analyses chimiques, *Bulletin de statistique municipale* pour les analyses microscopiques, « L'observatoire de

- Montsouris, à Paris », *Magasin pittoresque*, 1879, 47^e année, p. 309.
47. Rivière, « Causerie bibliographique », p. 19-20.
48. Rapport de l'ingénieur en chef au Directeur des Travaux Alphand, 7 mai 1875, A.P., VM 90 406.
49. Rapport de l'architecte, 30 décembre 1875, A.P., VM 90 406.
50. Projet de pavillon par l'architecte des promenades Hugé, 22 janvier 1876, A.P., VM 90 406.
51. Nouvelle installation de l'observatoire de Montsouris, 12 juillet 1877, A.P., VM 90 406.
52. Bordeaux, Nice, Marseille, Besançon, Alger.
53. É. Doublet, « Les Observatoires du Parc de Montsouris », *Revue scientifique*, n° 1, 9 janvier 1932, p. 22.
54. *Ibid.*
55. Barillet, « Le parc de Montsouris », p. 452.
56. Plan du parc en 1881, VM 90 405, A.P.
57. André, *L'art des jardins*, p. 195.
58. Création d'un chemin piéton, 1875, B.A.V.P., *Recueil de documents administratifs*, vol. 2, p. 73.
59. Rapport du sous-ingénieur Seilheimer, 23 janvier 1882, A.P., Tri Briand 118.
60. En été, le parc était ouvert de 7h à 23h, mais l'hiver (1^{er} octobre - 15 mars), les voyageurs devaient le contourner matin et soir car il fermait à 18 heures et n'ouvrait qu'à 8 heures.
61. Lettre de l'ingénieur des Ponts et Chaussées, 2 avril 1895, A.P., Tri Briand 118.
62. Autorisation du chef du Bureau de la Voie publique au maire du XIV^e arrondissement, 8 mai 1896, A.P., VM 90 406.
63. Édouard Singery, *Monument au colonel Flatters, parc Montsouris*, 1885, marbre.
64. Henri-Louis Bouchard, *La Carrière*, 1907, marbre.
65. Plan de la zone du parc longeant la rue Gazan, 1895, A.P., VM 90 406.
66. Rapport du conservateur du secteur est, 2 novembre 1903, A.P., Tri Briand 118.
67. Lettre du conseiller municipal Hénaffe à Formigé, 6 octobre 1909, A.P., Tri Briand 118.
68. Lettre de Formigé au conseiller Hénaffe, 19 octobre 1909, A.P., Tri Briand 118.
69. Plan du parc en 1904, A.P., VM 90 405.
70. A. Alphand, Baron Ernouf, *L'Art des jardins : parcs, jardins, promenades*, Paris, J. Rothschild Editeur, 1868, p. 317.